RÊVES ET TRAUMATISMES

Extrait de la publication

Marie-Odile Godard

RÊVES ET TRAUMATISMES
ou la longue nuit des rescapés

Préface de René Kaës

Collection "Des Travaux et des Jours"

érès éditions

Extrait de la publication

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration :
Gaston Teuscher
sans titre, entre 1976 et 1981
encre de Chine et divers colorants sur papier imprimé au dos
23,6 x 16 cm
Photo Claude Bornand, Lausanne
Collection de l'Art brut, Lausanne

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2315-5
Première édition © Éditions érès 2003
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation…) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

PRÉFACE 9

INTRODUCTION 17
Des rescapés du génocide des Tutsi 20
Des rescapés de la Shoah 21
Des appelés de la guerre d'Algérie 21

APPORT THÉORIQUE

1. DE LA RÉALITÉ DU TRAUMATISME À LA NÉVROSE TRAUMATIQUE 25
La réalité 25
La causalité psychique à partir de l'été 1897 26
L'apport du narcissisme 27
Les névroses de guerre 27
L'irruption de la pulsion de mort 28
La seconde théorie de l'angoisse 29
L'apport de l'*Abrégé de psychanalyse* 31
Freud, ses contemporains et la guerre 31
Le traumatisme et nos contemporains 34
Le traumatisme et la « désobjectalisation » 35
Le traumatisme : une impossibilité de « métabolisation » 36

2. LES RÊVES 37
La fonction et le travail du rêve 38
Les rêves particuliers 40
Des pistes pour les rêves traumatiques 42
De la *Traumdeutung* à l'« Au-delà du principe de plaisir » 45
Le rêve traumatique 46

3. NEUROPHYSIOLOGIE DU RÊVE… ET DU CAUCHEMAR 51
Le sommeil 51
La phase paradoxale 52

Extrait de la publication

Fonction du rêve chez les neurophysiologistes 53
De la neurophysiologie à la psychanalyse 54
L'évolution des données neurophysiologiques 55
Les ruptures du sommeil 56
Une première synthèse 58
Conséquences de la vie des camps sur l'activité mentale 58

UNE CLINIQUE DE L'HORREUR

4. La Shoah 63
Que s'est-il passé ? 63
Le rêve chez les rescapés dans la littérature 68
Les témoignages 83

5. Rêver au Rwanda 106
Les traumatismes 108
Les cadres perdus 108
Une nouvelle parole 109
Parler pour témoigner 110
Quelle est cette sorte de parole ? Parler sans affect 111
Se représenter le traumatisme 111
Un fond d'horreur partagé 112
Une parole sur le rêve impossible 113
Le rêve dans la tradition 114
La cosmogonie du Rwanda 115
La médecine traditionnelle et les traumatisés 116
Analyser les rêves rapportés 118
Les rêves traumatiques 125
Du rêve traumatique au cauchemar 129
Pour rassembler les éléments 133

6. Les appelés de la guerre d'Algérie 134
Que s'est-il passé ? 134
Le rêve dans la littérature 138
Les insomnies 141
Les témoignages 141

LE RÊVE TRAUMATIQUE : ENTRE LA VIE ET LA MORT

7. Traumatismes de guerre et de génocide 177
Névroses, psychoses, troubles post-traumatiques ? 178
Névrose ou psychose, mode de défense ou origine ? 179
Le traumatisme, l'après-coup inversé 180
Le traumatisme, « sens sidérant donné à l'événement » 181
Chercher un sens dans les rêves 182
Des productions nocturnes 185

Extrait de la publication

8. Un fond d'horreur partagé 187
En lieu et place du fond psychique infantile 189
Le refoulement ? 191
Le défaut de métabolisation 192
Le fond d'horreur dans les rêves 194
Reconstruction d'une image traumatique 195
Une tentative de réécriture 197
La souffrance et la mort 198
Les rêves de néant 199
Des rêves impossibles à dire 199
Les vrais rêves, rêves de désir et cauchemars 200
Le rêve adaptatif 203
Le dedans et le dehors 203
La représentation des autres 204
Avoir le choix 205

9. Le rêve suivant le moment du traumatisme 207
Avant les camps 207
Durant les camps 208
Après les camps 209

10. Les rêves traumatiques ou le retour du même 211
L'affect et la représentation dans les rêves traumatiques 213

11. Le rêve traumatique, une tentative, un signe 216
Les rêves traumatiques sont des témoins 217
Un rêveur responsable 218
Le symbolisme 218
Du rêve traumatique au rêve de désir 219

Conclusion 223

Bibliographie 229

Extrait de la publication

Je dédie ce livre

À mes amours :

Clémentine Kawalkowski
Grégory Mikaelian
Eryk Kawalkowski

À Souâd, mon amie

À la mémoire de
Bibiane Uwayirege, mon amie
Georges Godard, mon père.
Monsieur Cabelli, mort 57 ans après sa sortie du camp d'Auschwitz.
Ni sa colère ni ses nuits ne se sont jamais apaisées.

Extrait de la publication

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration :
Gaston Teuscher
sans titre, entre 1976 et 1981
encre de Chine et divers colorants sur papier imprimé au dos
23,6 x 16 cm
Photo Claude Bornand, Lausanne
Collection de l'Art brut, Lausanne

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-xxxx-x
Première édition © Éditions érès 2003
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation…) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Extrait de la publication

Préface

Marie-Odile Godard nous propose dans cet ouvrage une étude psychanalytique des contenus manifestes des rêves traumatiques et de cauchemars de survivants de la Shoah, de rescapés du génocide des Tutsi au Rwanda et d'appelés de la guerre d'Algérie. Ces rêves ont été recueillis dans des entretiens qui s'inscrivent dans la double visée, souvent conflictuelle, quelquefois contradictoire, d'une action de soin et d'une recherche fondamentale. La psychanalyse est ici sollicitée dans sa capacité explicative, mais aussi dans la démarche qu'elle inspire dans la rencontre clinique hors la cure. Les résultats de ce travail ouvrent un champ de recherche nouveau et apportent des données précieuses sur plusieurs points cruciaux. En centrant son investigation sur les rêves traumatiques de sujets affectés par des traumatismes collectifs, l'auteur ouvre un passage privilégié vers la compréhension du traumatisme psychique dû aux guerres, aux génocides et à la violence d'État. Elle apporte un éclairage jusqu'alors rarement proposé, depuis les travaux classiques de Freud sur les rêves traumatiques, sur le « fond d'horreur collectivement partagé » qui double le fond d'horreur privé à l'arrière-plan des rêves traumatiques, des cauchemars, des rêves d'angoisse et des terreurs nocturnes, et qui finit par s'y substituer. Je voudrais mettre en évidence quelques aspects de son travail, et tout d'abord saluer le respect de son approche et la finesse de son élaboration, où l'émotion soutient le travail de pensée.

Extrait de la publication

Les « situations traumatiques collectives » sont, écrit M.-O. Godard, des drames vécus collectivement par des communautés humaines, provoqués par d'autres humains, dans l'intention de les détruire par la guerre et par les génocides, c'est-à-dire par l'élimination d'un peuple, d'un groupe, d'une culture, d'une langue. Ces situations sont aussi celles que provoque la violence d'État lorsqu'elle s'exprime par la torture systématique et la disparition d'une partie de la population. Dans tous les cas, le choc traumatique produit des effets de ruptures catastrophiques infligées au psychisme des victimes : ce sont aussi des ruptures catastrophiques qui brisent les familles et les sociétés et qui se transmettent, à l'exception des manifestations de résilience fort mise en avant de nos jours, à travers les générations.

Le lecteur qui s'engage dans cet ouvrage doit savoir qu'il n'est pas possible d'aborder les traumatismes vécus par ces rescapés de l'horreur comme tout autre traumatisme. Assurément il s'agit de l'irruption dans la psyché d'un réel extérieur au sujet, dont la topique interne se trouve bouleversée et l'économie décompensée par cette rencontre intrusive. Chaque fois que se produisent de telles irruptions, les sujets sont exposés à de graves déséquilibres dans l'économie de leurs systèmes pulsionnels de liaison et de déliaison, à des failles dans les enveloppes psychiques, à de profondes défaillances dans leurs processus de transformation. La notion winnicottienne de breakdown *décrit bien l'effondrement de structures entières de l'organisation psychique : une subite défaillance d'une fonction ou d'un processus, une zone de destruction dans le corps, une désorganisation des liens et des communications, une rupture dans la capacité de penser, une perte de contrôle, une mise hors circuit des mécanismes de défense.*

Les vécus correspondants d'angoisse pure et de panique, de démantèlement et de peur de la folie et de la mort qui caractérisent l'expérience psychotique, sont également présents dans les expériences traumatiques collectives suscitées par les guerres et par la violence d'État. Mais celles-ci ne sont pas assimilables à « quelque chose qui est déjà arrivé, mais qui n'a pu être expérimenté ». La non-intégration est l'effet de ce qui précisément n'est pas déjà arrivé.

La spécificité des traumatismes collectifs n'est pas reconnue tant que l'on ne prend pas en considération le fait qu'ils sont produits par le vouloir d'un ensemble de sujets sur les sujets d'un autre ensemble. Non seulement ce qui est arrivé à l'un ne lui est pas déjà arrivé, mais c'est aussi ce qui est arrivé et non déjà arrivé à d'autres, à plus d'un autre. Cette dimension collective et inédite dans l'action destructrice comme dans la soumission au traumatisme confère une autre amplitude et une autre qualité au traumatisme collectif. La dimension collective du traumatisme infligé à plus d'un autre, mêmes et différents,

Extrait de la publication

produit des effondrements des étayages de l'identité du moi et du groupe, une disqualification des contrats basiques qui assurent la possibilité et la continuité de tout lien, c'est-à-dire des ruptures dans les garants métapsychiques de la vie psychique.

Quelques analystes[1] *ont naguère insisté pour dire que l'expérience de la torture n'est pas réductible au catalogue des violences et agressions physiques et psychologiques. Celles-ci ne sont que les moyens et les instruments d'un système lucide et bien articulé qui tend à détruire les croyances de la victime, à la dépouiller, en tant que sujet, de la relation à soi-même, à ses idéaux, à sa mémoire.*

Il y a quelques années, dans un texte remarquable et toujours aussi aigu, M. Vignar engageait un débat qui traverse tout le propos de l'ouvrage de M.-O. Godard. Il réfléchissait à ce qu'implique, pour les psychanalystes, de devoir prendre en considération l'expérience de l'horreur résultant de la violence sociale. Il remarquait que Freud n'a jamais abandonné l'exploration de la réalité vécue comme un pôle agissant dans l'expérience traumatique et qu'il est possible d'appliquer aux traumatismes produits par la violence sociale « les schémas de compréhension des théories reçues ». Mais il notait aussi avec force qu'une aporie de l'interne et de l'externe, conçue en tant que catégories qui s'opposent et qui s'excluent, évite ou élude l'essentiel du problème. Il soutenait qu'il était préférable, au contraire, « de laisser les théories reçues être interpellées par l'inédit de l'expérience. Les effets et les conséquences de l'une et de l'autre sont sans commune mesure. Il y a « une dimension du trauma pour laquelle la langue n'a pas de mots », dit Bleger en citant Rappaport. Il devient nécessaire de garder inchangé l'impact de l'horreur sans le domestiquer, sans le soumettre au travail réducteur d'un discours. On doit éviter que la cohérence d'un système, dans notre cas la psychanalyse, ne veuille emprisonner la réalité dans un dialecte monosémique[2] *».*

Aujourd'hui encore, en lisant l'ouvrage de M.-O. Godard, nous entendons cette interrogation de M. Vignar lorsqu'il se demandait « si la dichotomie instituée entre le dedans et le dehors reste valable pour l'écoute des patients névrosés dans les situations de crise et de violence sociale semblables à celles que nous avons vécues en Amérique latine, au cours de cette dernière décennie ».

Assurément, la position clinique de M.-O. Godard, lorsqu'elle recueille, par entretiens, les données sur lesquelles elle travaille, n'est pas celle du psycha-

---

1. M. Vignar-Ulriksen, L. Bleger, E. Gomez Mango, M. Vignar, J. Puget, J.-C. Rolland.
2. M. Vignar, 1989, « Violence sociale et réalité dans l'analyse », dans J. Puget, R. Kaës *et al., Violence d'État et psychanalyse,* Paris, Dunod.

Extrait de la publication

nalyste dans la pratique de la cure psychanalytique. Mais le problème épistémologique, qui se double ici d'une position éthique, est bien le même. Elle a eu à affronter le « fond d'horreur partagé » par l'ensemble des traumatisés, qui imbibe toute leur vie psychique. Dans son travail sur le terrain au Rwanda, elle nous rappelle pudiquement comment elle a été confrontée, dans la détresse et la précarité, à l'horreur, à la nécessité pour les rescapés et pour elle de continuer à vivre dans l'horreur. Elle a dû accepter cette zone de silence et de honte (S. Amati-Sas), qui ne peut être confiée à aucune confidence, et qui témoigne seulement de la rupture qui s'est produite dans le sujet, avec ces « restes d'une inscription en [son] être qui [l]'a fait autre que celui [qu'il fut][3]. »

Que, dans ces conditions, M.-O. Godard ait pu recueillir le récit des rêves tient à la qualité sensible de son approche clinique. Avec finesse et prudence, l'auteur note que raconter de tels rêves peut devenir un exercice dangereux et que, selon les cultures, l'aspect persécuteur de ces rêves est plus ou moins renforcé. L'enjeu est de rétablir la confiance des sujets soumis aux situations de violence collective extrêmes, et c'est cette confiance que M.-O. Godard a réussi à établir, dépassant le risque de l'intrusion invasive, alors qu'elle était porteuse d'une demande manifeste d'entendre ces récits.

Il y a un risque à offrir à des sujets soumis à des situations traumatiques collectivement organisées de rapporter leurs rêves traumatiques. Ce risque s'éclaire si l'on est sensible à certaines dimensions du rêve récemment prises en considération. Plusieurs théories contemporaines du rêve ont moins mis l'accent sur sa fonction de réalisation hallucinatoire du désir inconscient que sur ses affinités avec le traumatisme. Selon ces perspectives, le rêve est un processus de réactivation de certaines traces porteuses d'excitation, une invasion de l'espace interne par ce qui survient comme un impensable externe. Mais, comme l'a soutenu notamment D. Anzieu, le rêve est aussi une réparation de l'invasion et une transformation-intégration des éléments externes perçus mais non métabolisés par le Moi. Pour que cette transformation survienne et que le Moi subsiste, le rêve doit se produire dans un espace psychique qui assure les fonctions d'un contenant et d'une enveloppe.

Ces deux fonctions font précisément défaut dans le rêve traumatique et dans les cauchemars. Cependant elles peuvent être rétablies par un contenant groupal ou familial, lorsque dans le cadre du processus thérapeutique, les rêves sont faits et racontés comme des messages envoyés aux membres du groupe ou de

---

3. *Ibid.*

la famille. Ces rêves perlaborent les traumatismes précoces vécus par les membres du groupe ou de la famille, individuellement, dans leurs relations actuelles et dans la chaîne des générations. Ces messages oniriques établissent ainsi une communication particulière, qui ramène aux temps des origines de la famille, là où des traces n'ont pas jusqu'alors trouvé de formulations communes et partageables. Une telle approche est conforme à l'idée freudienne que les rêves traumatiques obéissent essentiellement à la tendance à la répétition, et qu'ils ont pour but le développement de l'angoisse absente lors du trauma et la maîtrise du traumatisme.

Il nous faut admettre que ces analyses, dont l'essentiel demeure pertinent, ne rendent compte qu'imparfaitement de la nature des rêves traumatiques en tant qu'ils sont des effets de situations traumatiques collectives. Assurément – et M.-O. Godard le note fort justement –, le traumatisme est ici le noyau du rêve et non la réalisation hallucinatoire du désir infantile inconscient. Le rêve traumatique est bien une tentative de métaboliser et d'élaborer une situation traumatique, de tisser des points de rencontre de plusieurs situations énigmatiques.

La nature de ces rêves ne peut pas être décrite et élucidée seulement à partir de la psyché individuelle. Il ne s'agit pas ici du cauchemar privé, mais de l'irruption dévastatrice de l'espace psychique interne par le réel dans la triple dimension du collectif *(la multiplicité, le nombre, l'intensité, la force, la répétition), du collectif* humain *(c'est-à-dire d'une représentation du « genre humain » et des identifications de base qui soutiennent le processus d'humanisation), et du* social *(autrement dit de l'institution de rapports symboliques et de processus de symbolisation). Il y a là une dimension irréductible à l'intersubjectif familial ou groupal.*

Nous ne savons pas grand-chose sur la spécificité du social dans ses rapports avec le psychisme, et c'est un des mérites de cet ouvrage de nous permettre de constater quelques caractéristiques de l'espace psychique des rêves traumatiques et des cauchemars communs à plusieurs sujets du fait de l'action sociale traumatique. Par exemple qu'une conséquence de l'irruption dévastatrice de l'espace psychique interne par le réel dans la dimension du collectif, *de l'*humain *et du* social, *n'est pas seulement la confusion entre l'espace onirique et celui de la réalité externe. Le fait que les rêves traumatiques soient communs et partagés tend à effacer toute possibilité de doute sur la discontinuité entre ces deux espaces. Psychiquement, cela correspond à ce que relève M.-O. Godard lorsqu'elle note que le refoulement est inopérant dans ce type de rêve : « La reviviscence de l'infantile peut être refoulée, celle de l'horreur semble ne jamais*

Extrait de la publication

devoir l'être. » C'est précisément ce fond d'horreur constitué lors d'un traumatisme de génocide qui impressionne toute la vie onirique. Il voile le fond psychique infantile, s'y substitue et s'infiltre dans tout le groupe social : ce fond d'horreur partagé par toute la communauté, les victimes, les témoins, les criminels, assure le retour perpétuel du traumatisme. M.-O. Godard avance l'idée que ce retour perpétuel prend le statut d'un constituant de l'inconscient : voilà une hypothèse audacieuse.

Le travail de M.-O. Godard confirme que pour les traumatisés des situations de catastrophes collectives, il est urgent de raconter leurs rêves. Les survivants ont besoin de produire des symptômes tels les cauchemars, les rêves traumatiques. Pourvu qu'il y ait quelqu'un pour entendre, contenir, sinon co-rêver avec eux, au moins entendre l'horreur et, progressivement l'intégrer, ne plus l'éviter. M.-O. Godard note ceci qui est capital : lors du cauchemar, à la différence du moment traumatique où un ou plusieurs bourreaux étaient présents, le rescapé est seul, et il se sent seul responsable de ce qu'il rêve : « Introduire un tiers dans cette configuration peut l'empêcher de tomber dans la folie, la colère ou le désespoir. »

La clinique qui nous est rapportée dans cet ouvrage conforte une idée que je crois utile : après une expérience traumatique collective, comme une catastrophe génocidaire, ce qui est vital, ce n'est pas le « debriefing », c'est essentiellement la mise en récit de la catastrophe, mais un récit à plusieurs voix, à plusieurs auditeurs et pour plusieurs auditeurs, les uns victimes, les autres témoins ou étrangers à celle-ci. Dans cette mise en récit, ce qui est important, c'est la diversité et la mêmeté des versions qui sont élaborées. Ce qui est nécessaire, c'est que le récit soit fait par un sujet ou un petit ensemble de sujets qui assument les fonctions de porte-parole, de porte-voix, d'historien et de témoins. Toutes ces attestations sont nécessaires pour la reconstitution simultanée d'un tissu psychique, d'une trame interdiscursive commune et partagée, d'une chaîne sociale porteuse d'effets de symbolisation.

L'ouvrage de M.-O. Godard apporte de précieuses données à la compréhension de ce qui est en jeu dans la survivance[4] *: « À les entendre, les rescapés donnent l'impression d'être toujours entre deux mondes, le réel dans lequel ils s'efforcent de vivre et l'autre monde, celui du camp. Les rêves des camps sont la tension, la lourdeur et la vigilance qui marquent la nuit des concentrationnaires, qui reproduisent ce qu'ils vivaient chaque jour. Cependant, ne serait-ce*

4. Le thème de la survivance a été récemment exploré par J. Altounian, dans un ouvrage paru chez Dunod en 2000 sous ce titre *La survivance. Traduire le trauma collectif.*

Extrait de la publication

pas grâce à cette vigilance que les rescapés ont résisté jusqu'à parvenir à nous transmettre leur expérience[5] *? »*

Survivre, c'est assurément survivre à la menace de l'autre. C'est aussi survivre à ses propres menaces d'auto-anéantissement. La survivance est la mise à l'épreuve de la résistance et de l'endurance à la destructivité. Pour survivre, il est nécessaire de rétablir la polyphonie et la pluriréférentialité. Pourquoi ? Parce que l'urgence est de rétablir ce qui a été dispersé, éclaté, morcelé ; l'urgence est d'être de nouveau entendu et de faire jouer le sens dans et par la polyphonie du discours. Cela, le sujet ne peut l'accomplir seul. Il faut que plus-d'un-autre puisse attester de la légitimité du discours sur la catastrophe et, dans le même mouvement, qu'une re-fondation de la filiation humaine redevienne possible, pour que le destin ne soit pas un tombeau de l'esprit.

René Kaës

5. M.-O. Godard conclut par cette question son article « Le fond d'horreur partagé », paru dans *Penser/rêver*, 3, 2003, p. 53-71.

Extrait de la publication

Introduction

Du rêve de désir au rêve traumatique, toute une gamme de « productions nocturnes » se déploie dans les nuits des traumatisés de guerre et de génocide. Toutes les « situations traumatiques collectives » – les guerres civiles et les autres, les tremblements de terre, les inondations, les éruptions volcaniques, les génocides… – sont des drames vécus collectivement, les victimes en ont conscience, et s'y réfèrent pendant et après.

Ces situations traumatiques collectives entraînent toutes des ruptures, non seulement dans l'organisation de la société, mais aussi dans la cellule familiale. Plus rien ne fonctionne comme avant et, pendant un moment plus ou moins long, personne n'est capable d'agir pour stopper la catastrophe ou tenter de la réparer. Les adultes ne sont plus capables de protéger les enfants, ils sont atteints comme eux. Ces catastrophes ont sur certains des effets traumatiques.

Je n'aborderai pas les situations traumatiques collectives liées aux éléments naturels (inondations, tremblements de terre), car dans ce cas les situations diffèrent quant à leur sens : l'intentionnalité de l'homme en est absente. J'étudierai ici des situations traumatiques vécues par des communautés d'hommes, de femmes et d'enfants provoquées par d'autres hommes. L'intention de détruire sera présente dans tous les cas mais à des degrés différents. Dans une guerre, il y a un enjeu soit de territoires, soit de populations, soit de marchés. Dans un génocide, l'enjeu est la destruction pure et simple, l'élimination d'un groupe, l'élimination de sa descendance et de son ascendance, de sa culture, de ses connaissances. On s'attaque aux ventres des mères enceintes comme aux cimetières.

Les traumatismes peuvent être vécus différemment. Mais une fois atteint, l'être, qu'il soit traumatisé de guerre ou de génocide, est marqué, sans

doute définitivement, dans son psychisme et sa souffrance s'écoulera lentement et inexorablement au cours des années. Elle disparaîtra parfois, pour réapparaître plus tard.

S. Tomkiewicz commençait un article sur l'enfant et la guerre par ces mots : « Plus je réfléchis, plus je trouve que le progrès éthique n'existe pas, que les guerres propres, les guerres sales s'égrènent tout au long de l'histoire, selon la nature de la guerre, la nature de l'agresseur, la nature de l'agressé » (Tomkiewicz, 1997, p. 11).

En revanche, la médiatisation de ces événements est nouvelle. Beaucoup de choses ont été écrites sur le fait qu'« entre la poire et le fromage », des images d'horreur sont déversées par les télévisions. Cela a de multiples effets, nous le savons. Celui de provoquer une solidarité financière du spectateur et, ainsi, d'évacuer rapidement ce sentiment de culpabilité mêlée d'impuissance qu'il ressent – ce sont bien des spectateurs qui apprécient ou non une mise en scène. Celui aussi de banaliser le mal, l'horreur. Mais tout ceci n'empêche pas, hélas, la réalité de ce qui se passe « là-bas », face ou hors caméra. « L'humanitaire » s'est donc saisi du problème et il semble urgent que d'un autre point de vue – celui de la recherche psychanalytique – des voix s'élèvent pour repousser les schématisations comportementalistes qui abrasent la douleur des traumatisés et qui ne prennent pas en compte la fragilité excessive des personnes victimes de guerre et de génocide. Les psychologues, psychiatres et psychanalystes ont des tâches urgentes à accomplir, celles de prendre le temps d'analyser, d'entendre sinon de comprendre la manière dont s'expriment les traumatisés, mais celle aussi de les accompagner dans leur combat pour se désincruster de cette gangue de souvenirs ou d'impressions qui les enferme et les étouffe, tout au long de leur vie. Pour ce faire, il faut étudier chaque signe de leur malheur – les cauchemars, les rêves traumatiques en sont des représentants.

Parmi les symptômes des névroses traumatiques, les cauchemars et autres rêves traumatiques sont toujours énumérés, sans jamais pour autant avoir été étudiés dans leurs descriptions et fonctions [1]. Aucune distinction ne semble être faite dans les textes cliniques, ni presque dans les textes freudiens à propos de la nature de ces cauchemars. Plus précisément encore, lorsque l'on aborde la symptomatologie des traumatismes, les auteurs passent, le plus souvent, d'un terme à l'autre, sans établir des distinctions entre rêves traumatiques, cauchemars, rêves d'angoisse, voire terreurs nocturnes. L'exception a été évidemment celle introduite par Freud, pour les rêves traumatiques

1. Si ce n'est dans quelques rares articles sur lesquels je m'appuierai pour cette recherche.

Extrait de la publication

dans les névroses du même nom. C'est sur cette sorte de rêves que je me pencherai plus particulièrement ici.

Ce travail ne portera pas sur les productions nocturnes dans la cure psychanalytique. Aucun rêve cité ici ne l'a été dans ce cadre, à l'exception de quelques rêves rapportés par des thérapeutes. C'est donc à partir du contenu manifeste des productions nocturnes de rescapés de la Shoah, de rescapés du génocide des Tutsi[2] et d'appelés de la guerre d'Algérie que j'ai travaillé. Parfois le rêve sera brut, parfois la parole de l'auteur du rêve éclairera ses images. En tout état de cause, dans la plupart des cas, des associations seront faites, mais hors cure, et parfois cinquante ans plus tard. Je rendrai compte, à chaque fois, du cadre précis où la parole relative à ces rêves a été recueillie.

Partant du postulat que le rêve et son interprétation sont la « voie royale pour la connaissance de l'inconscient », ils devenaient pour moi un passage privilégié vers la compréhension de ce que pouvait être un traumatisme psychique dû aux guerres et aux génocides. Si nous pouvons considérer le rêve de désir dans la cure comme un message adressé à un « autre », dans les névroses traumatiques, les rêves ne semblent pas avoir d'adresse. Les images s'imposent au sujet, et sont parfois tellement craintes, que les raconter devient un exercice dangereux. Nous verrons comment suivant les cultures l'aspect persécutif de ces rêves est renforcé.

Quelle est la fonction de ces rêves ? Une fois repoussée la question du désir, quel est le rôle de cette sorte de rêve ? Tentative d'élaboration d'une situation traumatique ? Tentative de métabolisation d'une situation inconnue ? Tentative de tissage de points de rencontre de plusieurs situations énigmatiques ? Ou simple signe de trauma psychique ? Il y a érosion des rêves de désir mais maintien pratiquement en l'état, même cinquante ans plus tard, des rêves traumatiques. Le refoulement resterait-il inopérant pour les rêves traumatiques ? Le rêve traumatique semble ne posséder qu'un contenu manifeste, un travail thérapeutique pourrait-il participer à la « construction d'un contenu latent » ? Une échelle des productions nocturnes permettrait-elle aux cliniciens d'évaluer « l'ampleur des dégâts », et peut-être d'aider à une thérapeutique ? La nature des rêves peut-elle rendre compte du degré de la névrose traumatique ?

Un désir infantile est toujours au cœur du rêve, nous dit Freud, mais il m'est apparu progressivement au cours de ce travail que lors d'un trauma-

2. En kinyarwanda (langue nationale du Rwanda), les termes désignant les catégories sociales Tutsi, Hutu et Twa sont des substantifs invariables auxquels on ajoute des préfixes pour indiquer le singulier ou le pluriel. L'usage universitaire est de les maintenir invariables.

Extrait de la publication

tisme radical, celui-ci devenait le noyau du rêve. Pour approcher cette réalité, je mettrai en évidence le « fond d'horreur partagé » par l'ensemble des traumatisés, qui imbibe toute leur vie psychique. C'est parce que le rêve ou la succession de rêves en une même nuit, en une même vie, en sont le témoin que je m'y suis attachée. Une autre évidence m'est apparue : dans les guerres, les situations extrêmes se succèdent les unes aux autres et, pourtant, les hommes continuent à vivre. Ont-ils besoin, pour ce faire, de produire des symptômes tels que les cauchemars, les rêves traumatiques ou, au contraire, ces rêves signent-ils la difficulté des patients à sortir de leurs idées morbides ?

Depuis la nuit des temps, l'homme a été obligé de se confronter à la « réalité » ou parfois au choc de ses images nocturnes. La concordance ou la discordance avec la vie ont alternativement ravi, étonné ou inquiété. Chaque culture s'est progressivement forgé une interprétation de ces images qui semblent si étrangères et si familières à la fois. Ces conceptions permettent-elles aux survivants de ces catastrophes de supporter l'horreur de leurs nuits ou au contraire redoublent-elles l'horreur ressentie ? C'est à travers trois expériences et cultures différentes que j'aborderai le problème.

Des rescapés du génocide des Tutsi

Neuf mois après le génocide des Tutsi qui s'est déroulé entre avril et juillet 1994, une association française (le Secours populaire français) a sollicité mon aide auprès des rescapés. J'ai donc entrepris, au Rwanda, un travail de soutien psychologique, avec deux petites associations rwandaises[3].

J'ai très vite rencontré ce qu'il est convenu d'appeler des « traumatisés ». Le choc fut tel qu'il a fallu déposer toutes les connaissances accumulées et apprendre. Entendre l'horreur et, progressivement, l'intégrer, ne plus l'éviter. Tous mes repères ont sauté, il a fallu un long temps de recul pour accepter la distance nécessaire à cette recherche. J'ai choisi, voyage après voyage, d'approcher ce que pouvaient être les traumatismes de génocide. J'ai écouté, engrangé, je me suis laissé imprégner de cette culture et de ces événements. Les séjours, étalés sur quatre ans, ont été au nombre de huit, et ont duré chaque fois une quinzaine de jours. Dans l'intervalle, j'avais des contacts téléphoniques, plus rarement épistolaires avec les responsables des associations.

3. Benimpuhwe, « celles qui sont sensibles », association de femmes de Kigali ; RSF est l'association de réinsertion des sans familles.

Extrait de la publication